

RÉFLEXIONS

SUR LE SENS POSITIF DU « NON » JUIF À JÉSUS

L'occasion de cet article est une réflexion entreprise par une équipe de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France sur le thème du « non » juif adressé à Jésus. Le point de départ est un article de Friedrich Wilhelm MARQUARDT (1977) : « “Ennemis en notre faveur”. Le Non des Juifs et la théologie chrétienne » (« “Feinde um unsretwillen” : Das jüdische Nein und die christliche Theologie », dans Marquardt, *Werwegenheiten : Theologische Stücke aus Berlin*, Munich, Kaiser, 1981, p. 311).

Préliminaires : la relation actuelle entre Juifs et chrétiens, telle que l'on peut la comprendre aujourd'hui au niveau théologique

La fin de non-recevoir adressé par les Juifs à Jésus ne concerne pas le « Rabbi » qui a prêché dans les années 30, mais ce que les chrétiens en ont compris par la suite, et qui pointe déjà nettement dans des passages du Nouveau Testament. À titre d'illustration, je propose cette aphorisme du savant juif David Flusser : « Mon maître et votre Dieu ».

Il convient donc de comprendre le sens positif du « non » juif à Jésus dans le contexte de la confrontation des deux traditions qui se développent parallèlement à partir du premier siècle.

Depuis plus d'un demi-siècle, de gros progrès ont été accomplis du côté chrétien pour comprendre la nature du lien qui « unit spirituellement » l'Église « à la lignée d'Abraham » (Vatican II, *Nostra Aetate*, § 4). Je résume brièvement ce nouveau regard, car il est la base à partir de laquelle nous pouvons réfléchir sur la posture des Juifs par rapport à Jésus. Nous pouvons le saisir sous deux aspects : ce que les chrétiens reçoivent d'Israël aujourd'hui et, en regard de la rédemption, leur dépendance vis-à-vis du peuple premier appelé.

Transmission d'une vie...

Le peuple juif est une réalité vivante. La Tora donnée au Sinaï est un don permanent et toujours nouveau. La source coule sans fin à travers les âges, apportant avec elle vie et renouvellement. Le lien avec la Tora est tel qu'il en est résulté l'idéal pour les maîtres d'Israël d'être une Tora vivante. Le maître qui enseigne est vu dans cette lumière, mais aussi le dernier des Juifs a vocation d'exprimer la Tora par tout ce qu'il est. « S'ils ne sont pas prophètes, ils sont fils de prophètes, laissez-les trouver la solution », dit Hillel à des interlocuteurs dans l'impasse sur la manière concrète d'appliquer la Tora dans un cas particulier. Lorsque l'âme d'un Juif le quitte, on est tenu de déchirer son vêtement, comme lorsqu'un rouleau de la Tora est brûlé, car, écrit Rachi, « il n'y a pas de personne en Israël qui soit vide, qui n'ait ni Tora ni commandements ». La Tora vient du ciel, mais elle n'y est plus : elle est confiée au peuple qui doit la faire fructifier.

Donc, ce qu'Israël nous transmet est une vie, plus qu'un livre. Le livre est certes compris dans cette transmission, mais ce qui nous en est transmis est la manière de lire : recherche, nouveauté, débat, écoute mutuelle.

... en vue de la rédemption

Cette situation présente est orientée vers la rédemption finale, qui, selon la perspective biblique et la pensée d'Israël, adviendra lorsque la lumière de la Tora illuminera le monde. Alors les nations monteront à Jérusalem, source de ce rayonnement (Is 2,2-4 ; 60). Israël sera au centre, et la Tora

brillera par lui, comme l'illustre ce midrash sur Is 60,1, où l'impératif biblique *illumine* ('ôrî) est lu *ma lumière* ('ôrî), grâce à un simple déplacement d'accent (*Pesiqta de Rav Kahana*, pisq. 21, § 4, p. 322). Israël est comparé à un olivier qui donne de l'huile (Jr 11,16) et Dieu à une lampe (Pr 20,27). Lampe et huile donnent ensemble une lumière unique ; c'est ainsi que « le Saint-Béni-Soit-Il dit à Israël : “Mes fils, puisque ma lumière est votre lumière, et que votre lumière est ma lumière, vous et moi, allons, et illuminons Sion” : *lève-toi, (toi Israël) ma lumière, car (moi) ta lumière est venue* (Is 60,1) ».

D'un point de vue chrétien, le Christ, en sa personne, devance ce temps. Tout est accompli en lui, et à cause de cela, un rayonnement de la Tora peut s'étendre de lui à tous les non juifs qui acceptent de le recevoir. Ils entrent dans le temps de l'Esprit Saint, lumière qui leur permet de participer, par inclusion, à la révélation donnée à Israël. Ce n'est pas, cependant, la pleine manifestation qui ne pourra advenir que lorsqu'Israël atteindra l'accomplissement final de sa vocation. St Paul le reconnaît : « Si, en effet, leur mise à l'écart a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon le passage de la mort à la vie? » (Rm 11,15).

« Convertissez-vous, ... et qu'ainsi viennent des temps de réconfort de la part du Seigneur »

Que ce serait-il passé si les Juifs dans leur ensemble avaient dit « Oui » ? La question peut paraître oiseuse, mais elle se pose dès que l'on s'interroge sur le « Non ».

Elle est posée et il y est répondu dans le deuxième discours de Pierre : « *Convertissez-vous donc et revenez à Dieu, afin que vos péchés soient effacés, et qu'ainsi viennent des temps de réconfort de la part du Seigneur, et qu'il envoie le Messie qui vous est destiné, Jésus, que le ciel doit accueillir jusqu'aux temps où sera restauré tout ce dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois* » (Ac 3,19-21). Les temps de la « *restauration (apokatastasis) de toutes choses* » font écho à la demande des disciples dans le récit de l'ascension : « *Est-ce en ce temps-ci que tu vas restaurer (verbe *apokathistemi*) la royauté pour Israël ?* » (Ac 1,6). L'attente des premiers disciples était celle de la « *restauration de toutes choses* », de la rédemption visible, et cela était conditionné par la conversion de « tout Israël ». Si cela avait été le cas, il n'y aurait pas eu de temps de l'Esprit Saint, de temps de l'Église. La vision suggérée dans le deuxième discours de Pierre correspond au schéma biblique exposé au paragraphe précédent et dont l'importance demande qu'il ne soit pas annulé : la venue de la rédemption est conditionnée par l'illumination d'Israël. Dans les premiers chapitres des *Actes* Luc prend soin de rapporter la pensée de l'Église en ses débuts.

« Oui » d'Israël à Jésus et continuation de l'histoire.

Une autre réponse à la question posée peut être envisagée dans deux directions.

Israël sans Église

Première possibilité : non seulement une (petite) partie des juifs accepte le Christ, mais tous les Juifs. Un certain nombre de non juifs « craignant Dieu », familiers de la synagogue, s'adjoignent au peuple juif dans son ensemble, et la question de leur intégration se pose, avec le débat sur la circoncision. Contrairement à la décision prise à l'assemblée de Jérusalem (Ac 15), il est décidé que ces non juifs doivent être circoncis et par conséquent observer les 613 commandements : autant dire que la « porte de la foi » (selon Ac 14,27) leur est fermée. Israël, selon sa logique propre, et avec quelques païens convertis, attend la venue dans la gloire de son Messie, Jésus, venue qui manifesterait la rédemption pleine et entière.

Église sans Israël

Une autre possibilité peut être envisagée. Elle s'est finalement produite avec le groupe des Juifs devenus chrétiens. Mais selon notre hypothèse, ce sont tous les Juifs qui reconnaissent Jésus comme leur messie. Contrairement à l'hypothèse suggérée par le discours de Pierre dans les *Actes* (ci-dessus), la rédemption ne vient pas. Les juifs acceptent la relation avec les non juifs, partagent avec eux leurs repas, ne leur imposent pas la halakha juive, qu'ils finissent eux-mêmes, avec le temps, par abandonner, car « il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs » (Ga 3,28), mais un seul peuple animé par le même Esprit qui crie dans le cœur de chacun « Abba, père ! » (Ga 4,6). Finalement, il n'y a plus d'Israël. Que deviennent alors les nombreuses promesses de fidélité de Dieu à son peuple ?

Dans le premier cas, il n'y a pas de chrétiens, pas d'Église qui vit le temps de l'Esprit, dans le deuxième, il n'y a plus de Juifs !

Ce n'est pas ce qui s'est passé : il y a l'Église et il y a le peuple juif ! Nous sommes tout simplement acculés à reconnaître dans cette dualité une expression du dessein divin de salut pour l'humanité.

Permanence d'Israël en vue de la rédemption

Je propose une première appréciation du « non » juif, en relation avec la vision eschatologique évoquée dans le premier paragraphe : la permanence du peuple juif comme tel, en tant que juif, est signe de l'inaccomplissement de la rédemption.

La question était posée dans la déclaration de la Conférence Épiscopale Française de 1973 : « L'Église, qui se réclame du nom de Jésus-Christ et qui, par lui, se trouve liée depuis son origine et pour toujours au peuple juif perçoit dans l'existence séculaire et ininterrompue de ce peuple un signe qu'elle voudrait comprendre en toute vérité ». Les auteurs de ce texte invitaient à un « nouveau regard » qu'ils voulaient partager avec les catholiques, et qu'ils proposaient plus largement à tous les chrétiens, en reconnaissant entre autres choses, que « la permanence comme en vis-à-vis d'Israël et de l'Église est le signe de l'inachèvement du dessein de Dieu ».

Dans l'Épître aux *Hébreux*, (texte parfois appelé comme appui pour disqualifier le judaïsme, y compris l'alliance du Sinaï), un passage exprime cette même idée. L'auteur expose brièvement le rite de Kippour au temps du Temple, lorsque le grand prêtre entrait, seul, une fois par an, dans le Saint des Saints, pour obtenir le pardon de ses propres fautes et de celles du peuple (He 9,7). Il commente ensuite : « Le Saint Esprit montre ainsi que la voie du sanctuaire n'est pas encore manifestée tant que la première tente subsiste ; c'est une figure (*parabolè*) pour le temps présent » (He 9,8-9). La « première tente » est une allusion au Temple et à son culte, et plus largement à l'ensemble du culte juif encore actuel, un signe pour le « temps présent », le nôtre, pour lequel la « voie du sanctuaire », c'est-à-dire l'entrée dans le lieu de la Présence divine, n'est pas encore manifestée, perceptible, visible. Cette voie existe pourtant, elle a été ouverte par Jésus, grand prêtre, qui a accompli pleinement et « une fois pour toutes » (He 9,12) le geste du grand prêtre juif qui pénétrait dans le Saint des Saints chaque année à Kippour.

Une conséquence positive de cette permanence du peuple juif (et du « non » opposé à Jésus) est qu'elle dissuade les chrétiens de céder à toute sorte de triomphalisme, qu'elle invite l'Église à ne pas se prendre pour le royaume de Dieu sur terre mais à poursuivre son chemin avec humilité, à vivre le temps de l'Esprit Saint jusqu'au jour où la « voie du sanctuaire » sera manifestée aux yeux de tous.

Permanence d'Israël en relation à l'origine

Mais ce n'est pas tout. Il nous faut envisager cette permanence en direction de l'origine, ce qui projettera une lumière décisive sur la vocation du peuple juif.

La Tora, vie pour le monde, est inséparable d'Israël

Selon Rachi, interprète reconnu de la tradition d'Israël, le monde a été créé pour la Tora et pour Israël, pour qu'Israël garde la Tora (Rachi sur Gn 1,1). Une tradition (TB *Shabbath* 88 a) reconnaît que l'univers serait retourné au tohu-bohu primitif si Israël n'avait pas accepté la Tora : « le Saint-Béni-Soit-Il mit une condition aux œuvres de la création et leur dit : “Si Israël accepte la Tora, vous subsistez, sinon, je vous fais revenir au tohu bohu !” ». Le monde repose en effet sur elle (Mishna *'Avôth* 1,2). La Tora, loin d'être une entité à part, est indissociablement unie à Israël, dont la vocation est d'en être l'expression vivante. De par son être même Israël autorise cette Tora à être efficiente dans le monde et à en assurer l'existence. Pour que le monde subsiste, il faut que le projet créateur de Dieu soit reçu par les humains auxquels il est destiné, et Israël est leur représentant.

Jésus est inséparable d'Israël

Pour nous chrétiens, Jésus accomplit en sa personne cette vocation d'Israël. Nous le reconnaissons donc comme Tora vivante, « Verbe devenu chair » (Jn 1,14). Mais accomplir ne signifie pas abolir (Mt 5,17). Israël n'est pas dépossédé de sa vocation sous prétexte que le Christ l'accomplit. Il demeure celui qui la reçoit « à partir du Sinaï » où se produit cette communication de la transcendance divine à notre humanité.

Tout Juif peut se compter parmi les 600 000 qui reçoivent la Tora au Sinaï. Le Christ en fait partie. Comme chrétiens, nous reconnaissons que la réception, en ce qui le concerne, est parfaite et s'étend au-delà même de ce que nous pouvons concevoir. La tradition chrétienne s'efforcera d'en expliciter le contenu dans les premiers siècles de son existence. Cependant, la Tora n'est pas destinée à un individu, mais à un peuple dont elle est indissociable. En conséquence, le Christ est inséparable d'Israël, il fait corps avec lui. Éliminer Israël revient à faire du Christ une sorte de divinité étrangère à notre humanité, voire une idole. Au Sinaï, Israël recevait, et continue à recevoir, le don d'une parole vivante. Le Christ se situe à la racine même de ce don : recevant la parole, il se reçoit lui-même, devient « Tora vivante », mais cela de façon indissociable des siens, si bien que découvrir ce qu'Israël vit de cette parole dans sa tradition revient pour nous, chrétiens, à recevoir le Christ. Historiquement, l'avènement du Christ n'aurait jamais pu advenir sans le développement de la tradition juive qui s'est ouverte à la conviction de la résurrection des morts et à l'idéal « d'incarner » la Tora, deux données de la tradition que Jésus a assumées.

Jésus est inséparable des chrétiens

Si le Christ est inséparable d'Israël, il l'est aussi des chrétiens, qui sont « le corps du Christ », une vérité abondamment soulignée dans le Nouveau Testament (Rm 12,5 ; 1 Co 6,15.19 ; 10,16-17 ; 11,27 ; 12,12-27 ; Ep 1,23 ; 4,12). Dès le début de sa réflexion sur elle-même, l'Église a très vite compris qu'elle faisait corps avec le Christ. Ce faisant, elle le recevait comme un don, dans une ouverture à la transcendance divine qui s'origine au Sinaï. Son regard doit donc se diriger vers cet événement source, toujours actuel. Israël en demeure le témoin. Pour les chrétiens, se tourner vers la source de la vie, c'est boire au puits de la Tora creusé par les pères et que le Christ propose aux nations. La Samaritaine est invitée à s'abreuver à ce puits, « car le salut vient (*estin* “est”) des Juifs » (Jn 4,22), s'origine en eux. Nier cela, c'est nier le Christ.

Pour boire à la source, il faut accepter de passer par le peuple juif

La solidarité du Christ avec son peuple est donc un fait incontournable. Elle joue dans la perspective de l'accomplissement de la rédemption (Rm 11,15) : la permanence d'Israël « en vis-à-

vis de l'Église » est signe d'inaccomplissement, invitation faite aux chrétiens à saisir les arrhes de la rédemption en entrant dans le temps de l'Esprit Saint.

Cette même relation est à saisir aussi dans son rapport aux origines. Israël demeure à jamais le témoin du don de la Tora. Les Chrétiens, en reconnaissant le Christ, doivent aussi reconnaître son peuple par qui le Christ leur advient. Ne pas reconnaître à Israël cette fonction permanente revient à nier le Christ, à en faire un être déconnecté du processus de révélation qui se déroule dans l'histoire. Israël demeure le sacrement du Dieu Autre, révélé aux chrétiens par Jésus Christ. Pour boire à la source, il faut accepter de passer par ce peuple.

Cette dépendance en relation à l'origine et à l'accomplissement est un immense bienfait pour l'Église œcuménique : elle lui interdit de mettre la main sur le Christ, d'en faire sa possession et de le transformer en idole. Elle reste au contraire dans une attitude d'humble dépendance qui lui ouvre la surabondance de la source divine.

Valeur positive du « non » juif à Jésus

Le « non » des Juifs à Jésus Christ leur permet de demeurer dans leur vocation spécifique, qui se déploie en direction de deux pôles : les origines et l'accomplissement. Nous pouvons donc recevoir ce « non » comme inclus dans le dessein divin ; ce ne peut donc être qu'un bien. La double relation aux origines et à la fin domine le déroulement de l'histoire. Nous avons noté ce qui relève de l'accomplissement : la rédemption ne peut advenir qu'avec l'illumination d'Israël. Ce qui relève des origines est une réalité permanente : Israël demeure le témoin de l'ouverture de notre monde à la source de sa vie. Il est aujourd'hui encore le passage obligé par lequel nous pouvons nous tourner vers la lumière. Lui-même est en dépendance (comme le Christ) de cet Autre infini, et il nous offre d'entrer dans cette même dépendance vitale. Il se pourrait bien que les difficultés qu'éprouvent les chrétiens à reconnaître Israël aient leur cause profonde dans la difficulté qu'ils éprouvent à dépendre d'un autre pour aller à l'Autre. Il est plus commode, mais mortel, d'accaparer le Christ pour soi et de mettre ainsi la main sur la révélation. Les manifestations de l'antisémitisme devraient avoir là aussi leur source profonde, en-deçà des motifs divers, irrationnels et contradictoires, qui sont invoqués. Il est caractéristique que les régimes dictatoriaux entretiennent assez spontanément des relations rejet à l'égard des Juifs.

Conclusion : des ténèbres à la lumière

Faut-il faire appel aux puissances des ténèbres ? Les évangiles rapportent le premier exorcisme de Jésus : « il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur ; il s'écria : "Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es: le Saint de Dieu" » (Mc 1,23-24 ; Lc 4,33-34). Notre histoire récente a connu le sinistre avènement des ténèbres nazies. Ces hommes ont fait preuve d'un étonnant discernement en reconnaissant dans le peuple juif leur ennemi par excellence, la contestation vivante de leur idéologie de domination et de mort. Ils s'étaient assigné comme tâche la plus noble, comme but primordial, l'éradication du peuple juif en tant que peuple. Cela était la condition qui devait permettre l'avènement de la puissance absolue à laquelle ils aspiraient. Hermann Rauschning mentionne ces mots de Hitler: « Il ne peut pas y avoir deux peuples élus ». Les nazis ne se faisaient pas trop de soucis au sujet du christianisme qu'ils détestaient. Ils savaient qu'en s'attaquant à la racine, ils feraient que l'arbre se dessèche. Le Père Dabosville a bien exprimé ce à quoi aurait abouti le « mystère d'iniquité » dans une allocution prononcée en 1975 à l'occasion du 30^e anniversaire de la libération du camp de Bergen-Belsen :

¹ *Hitler m'a dit*, Hachette Littératures, 1979, p. 321. Le témoignage de Rauschning a été vigoureusement mis en doute. Malgré tout, cet auteur est considéré par la majorité des historiens comme un témoin important de cette époque. Il est impressionnant de voir comment ce qu'il décrit de Hitler en 1938 s'est sinistrement concrétisé par la suite.

« À la vérité, nous survivons tous, juifs et chrétiens ici présents. Cela est physiquement vrai pour nos frères juifs. Cela est réellement vrai pour nous chrétiens, car c'est ici que nous avons failli perdre notre identité chrétienne. Le crime était de vouloir anéantir le peuple juif et d'avoir osé l'entreprendre. Si le mystère d'iniquité s'était accompli jusqu'au bout sur cette terre fertilisée par la croyance chrétienne, au nom du discours hypocrite qui osait en appeler à des valeurs chrétiennes perverses, la conscience chrétienne aurait été engloutie avec le peuple qui lui a donné naissance. La conscience chrétienne, non l'inconscience des chrétiens, car aucune conscience chrétienne ne peut subsister et se dire telle, si elle ne reconnaît pas son origine permanente et son enracinement éternel dans la conscience juive. » (Pierre Dabosville, *Foi et Culture dans l'Église d'aujourd'hui*, Fayard-Mame, 1979, p. 485).

L'anéantissement d'Israël aurait précipité le monde humain dans le tohu-bohu nazi, l'aurait couvert d'une chape de plomb interdisant tout contact avec la transcendance divine, source de vie.

Par son « non » à Jésus, Israël maintient sa vocation spécifique : il est médiateur de l'entrée de la parole divine dans la sphère du créé et condition de l'avènement de la rédemption, le tout inséparablement du Messie, qui, pour les chrétiens, est Jésus. La fin de non recevoir qu'Israël adresse à Jésus est non seulement un bien, mais une nécessité. Lorsque tout sera accompli, Juifs et chrétiens connaîtront l'aboutissement de leur vocation propre au sein de l'unité et de la plénitude divine, et alors sera inauguré un au-delà de l'histoire qui nous échappe et qui ne connaîtra ni vainqueurs ni vaincus.

Le schéma proposé par Franz Rosenzweig pourrait illustrer la positivité du « non » juif : un cœur de feu, l'étoile, symbolise Israël et les rayons représentent les chrétiens. Qu'advierait-il si l'étoile s'éteignait ?

Jean Massonnet

10 10 2015, mise à jour 26 10 2020